

Paul Goirand
EPS et Société



Performance, exploit et compétition
Quelle valeur éducative ?

Le rôle de starter que je suis sensé tenir ici consiste, c'est comme cela que je l'ai entendu, à poser des questions à la salle pour lancer le débat. Le starter n'est pas une référence et si je suis amené à donner un avis sur telle ou telle question soulevée par l'échange, ce ne sera que pour relancer le débat. La disposition de la salle pendant cette séquence, avec cette tribune où nous sommes, m'oblige à préciser nos positions respectives dans l'esprit même du forum.

Les notions qui sont au programme de cette séquence sont familières à la profession. Elles hantent l'histoire de la discipline depuis bien longtemps et elles sont l'objet de bien des polémiques. Mais le risque est toujours grand quand il faut débattre de ce qui est familier à tous et à la fois chargé de tant d'imprécision. Familières mais polysémiques, ces notions ! Alors, pour que notre dialogue ne soit pas un dialogue de sourds, je vous propose une façon d'aborder chacune de ces notions et les relations qu'elles peuvent entretenir.

La performance, c'est le résultat de l'action. Le sport de performance, c'est en effet un sport centré exclusivement sur le résultat. Il est dominant dans les médias et fait le succès de journaux comme L'Equipe. Envisagée de façon plus extensive, la nature du résultat peut être différente : résultat métré ou chronométré, score d'un match, forme corporelle, capacité physique, sentiment, émotion, relation sociale, etc. Selon le plan de la personne envisagée la performance aura telle ou telle dimension motrice, affective, cognitive ou sociale. Reconnaissons que de manière courante la performance en sport est le résultat d'une confrontation (compétition, démonstration, spectacle).

La performance devient un exploit quand elle est jugée extraordinaire. Qui la juge ainsi ? Soi-même ou le groupe d'appartenance (la communauté sportive, la communauté scolaire, le groupe affinitaire ou familial, etc.). Selon quels critères la performance devient-elle exploit ? On peut être soi-même la mesure de son exploit ou c'est une personne repère, prestigieuse ou pas, mais ce peut être aussi une mesure enregistrée. Tout cela pouvant se conjuguer.

Il y a dans l'exploit une dimension reconnaissance, sociale la plupart du temps, et donc l'exploit est attaché à une valeur sportive, scolaire ou symbolique.

Entre la performance et l'exploit peut s'intercaler la notion de performance acceptable au regard d'une norme que le groupe s'est imposée. Par exemple, la notion de performance scolaire qu'a avancée le Snep il y a quelques années, introduit la limite en deçà de laquelle le résultat de l'activité de l'élève est jugée insatisfaisant du point de vue de son développement. Certains ont parlé d'objectifs planchers et d'autres tout simplement de programmes.

La performance (à valeur d'exploit ou pas) peut être investie dans une relation de confrontation à l'autre selon certaines règles. L'affrontement, la comparaison, le classement dans une relation réglée deviennent compétition. Celle-ci est, en effet, un jeu de règles et l'essentiel de la compétition est la confrontation à la règle. Nous y reviendrons sans doute plus longuement au cours du débat.

Ceci dit, nous ne sommes pas réunis pour faire un travail digne de l'académie française et écrire un dictionnaire. Ce jeu n'est pas formel. Les organisateurs de ce débat entendent que nous disions si la performance, l'exploit, la compétition sont compatibles avec des visées éducatives et si oui à quelles conditions.

Questions plus philosophiques : faut-il rechercher toujours ses limites pour progresser ; le progrès quel que soit sa nature est-il un modèle d'humanisme acceptable aujourd'hui ; l'essence de l'homme n'est-il pas dans la quête de l'impossible et le dépassement des limites ; la recherche de l'exploit est-il humain, inhumain ou surhumain, est-il tout simplement dépassé ? La culture de l'excellence pour soi n'est-elle pas constitutive de la culture sportive et en quoi ce pourrait être inhumain ?

Questions plus pédagogiques : faut-il mettre les élèves devant le résultat de leur action pour qu'ils en tirent bénéfice et comment objectiver le résultat de l'action ; la recherche de l'exploit est-elle génératrice d'humilité voire d'humiliation ou de suffisance voire d'arrogance ; est-ce une imposture que de faire croire que la compétition puisse être éducative quand elle définit ipso facto un perdant faible et un gagnant fort ?

Questions plus sociologiques : un sport fédéral à bout de souffle, un sport de haute performance peu recommandable en bien des aspects peuvent-ils encore servir de référence à l'EPS ; un sport qui se réclame de la modernité et revendique la sensation plutôt que le résultat, le plaisir plutôt que la performance, le vécu plutôt que le relationnel, le subjectif plutôt que l'objectif pourrait-il s'imposer comme référence à l'EPS, la glisse plutôt que la perf ou la compète ; mais une autre forme de pratique sociale d'activités physiques s'impose et vise le développement personnel par une quête du moi profond (concentration, prise de conscience, relation, introspection) en dehors de toute recherche de la performance motrice, elle rencontre certaines tendances en EPS très critiques vis à vis de la compétition sportive, qu'en penser ? Quels avenir pour les formes alternatives des pratiques physiques ? Où les trouver et comment se situer en tant qu'éducateur ?

Quelle valeur ont toutes ces questions pour les activités d'expression artistique ?

A trop poser de questions, à trop tirer sur le starter je risque de noyer le moteur. Alors laissons le débat à la salle.

Débat

Quatre questions m'ont plus particulièrement interpellé et m'ont incité à prendre part au débat :

Première question :

Le sport de résultat, la pratique de performance n'ajoutent-ils pas de la frustration à la frustration quand on a affaire à des jeunes en difficulté sociale ou scolaire ? La question mérite d'être posée car en effet la compétition déterminera un perdant donc quelqu'un ou quelques-uns en échec. Tout échec est frustrant d'autant plus que celui-ci est récurrent ou définitif et que le résultat de l'épreuve a été dramatisée. Dans ce cas, le perdant est condamné et quelquefois exclus. Mais cette frustration peut être dynamisante si elle est le

signe, chez l'élève, d'une volonté non de vaincre mais de réussir. A quelle condition l'échec peut-il être l'occasion d'une relance dans le processus d'apprentissage ?

- condition psychologique : dédramatiser et relativiser le résultat d'une épreuve fut-elle sous la forme d'une compétition ; partager avec l'élève la responsabilité de l'échec et de son dépassement toujours possible (tous capables ! faut-il encore y croire) .
- condition pédagogique et didactique : l'échec est l'occasion pour l'enseignant de repérer les problèmes non encore résolus (évaluation formative et formatrice) et de proposer à l'élève les voies de leur résolution ; il est ainsi conçu comme une étape dans le processus d'apprentissage, comme une étape vers la réussite et non comme le point d'arrivée d'une aventure ratée, définitivement (?) ratée.
- Et puis j'oserais cette provocation : il faut mettre les élèves en échec, précisément pour tester leurs capacités et compétences, en œuvre dans les épreuves choisies par le maître. Toute situation de référence pourrait être conçue de façon telle que le meilleur échoue dans la proposition la plus difficile et que le plus faible réussisse dans la proposition la plus facile. Ainsi, tout le monde réussit à un niveau donné et tout le monde peut se mettre en perspective de progrès ! Reste à l'enseignant de juger en finale et sans concession (évaluation certificative) de la performance acceptable dans le cadre d'un enseignement obligatoire.

Il serait coupable de la part des enseignants d'organiser un enseignement au rabais pour les plus faibles sous prétexte qu'il ne faut pas les traumatiser par l'échec. La réussite peut être, dans certains cas, plus démagogique donc moins démocratique que l'échec.

Deuxième question :

La compétition est synonyme d'affrontement ; comment peut-on, aujourd'hui alors que les cités brûlent, prétendre que l'affrontement est éducatif ?

Tout d'abord personne ne peut dire aujourd'hui si les affrontements violents de ces derniers jours dans les cités des grandes villes ne seront bénéfiques à une prise de conscience de problèmes sociaux graves sous-estimés jusque-là par les décideurs. L'affrontement compétitif sportif n'est pas de même nature et pourtant il suppose pour chaque équipe ou compétiteur la capacité de résoudre les problèmes que l'autre lui pose dans le cadre des règles acceptées par chacun. Répétons-le la compétition est un jeu de règles qui définissent les conditions acceptables de la « violence » ou de la prise de risque. L'affrontement comme prise de risque est une condition du progrès : tout apprentissage demande que le sujet soit confronté à un obstacle qu'il soit matériel ou humain. Reste pour l'enseignant à doser pour l'apprenant l'écart entre le possible et l'impossible immédiats en vue d'un possible futur. Il a, pour ce faire, à jouer sur la règle, variable didactique essentielle. Ainsi conçue, la compétition n'est ni éducative, ni diabolique en soi. Elle est une situation pédagogique à la disposition de l'enseignant pour poser à l'élève les problèmes d'apprentissage programmés.

Certains éducateurs (certains se sont exprimés véhémentement pendant le débat) craignent qu'elle ne génère, parce qu'elle est affrontement, des comportements d'agressivité et d'exclusion de l'autre (l'adversaire). A regarder ce qui se passe majoritairement dans le sport de (haute) performance, ils n'ont pas tout à fait tort mais ils sous-estiment la capacité des enseignants à maîtriser ces situations dans le contexte scolaire. La compétition si elle est affrontement est aussi rencontre. L'adversaire est aussi

celui qui se prête à opposer une résistance pour que chacun progresse ? Sans lui que devient le jeu ?

Il reste que l'éducation physique des jeunes peut emprunter des voies différentes et développer des cultures autres que celle de la compétition sportive. Plus « moderne » serait une EPS plus tournée vers les activités artistiques. Plus « modernes » seraient certaines pratiques ou les valeurs qu'elles véhiculent, et qui pénètrent le monde de l'EPS : l'esprit fun, l'esprit glisse, même s'ils ne sont pas formulés clairement, inspirent certains jeunes élèves et professeurs privilégiant la convivialité, le plaisir, le bien-être ensemble, le chacun sa règle, le présent immédiat plutôt que l'avenir incertain, etc. Le débat reste ouvert y compris avec ceux de nos collègues qui rejettent la référence au modèle sportif pour promouvoir une culture scolaire autonome fondée sur le « développement personnel ». Serions-nous à une étape historique de l'évolution de l'EPS, fin d'une période commencée en 1967 ?

Troisième question

L'EPS aux examens (au bac en particulier) propose des épreuves qui n'ont plus de sens, qui perdent leur nature d'épreuves sportives. L'enseignement ne peut déboucher pour les élèves sur une pratique volontaire associative. Il y a là une erreur d'orientation. Comment redresser la barre ?

L'évolution de la discipline est, de ce point de vue complexe : ce qui fait problème c'est la référence aux formes sociales d'activités sportives. Une étude, non encore publiée, relative aux épreuves de gymnastique portant sur les textes du bac de 1972 à 2005, montre que ce qui est proposé comme épreuve fait référence à une forme de pratique dépassée qui perd de son sens aujourd'hui aux yeux des jeunes, garçons en particulier, et qui dans le même temps ne se définit pas suffisamment comme contenus à enseigner. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, la discipline perd ses ancrages sociaux et culturels, sportifs et disciplinaires.

Mais il faut élargir le débat. Les enseignants sont aujourd'hui sous la pression d'une politique sécuritaire qui vient de l'administration, de l'inspection, des parents et, de fait, pour n'encourir aucun risque pouvant les mener en justice s'il y avait accident, ont tendance à aseptiser les pratiques, à les esthétiser. La notion d'épreuve au sens où B.Jeu l'entendait devient étrangère à l'EPS. Oui, c'est important parce que sans prise de risque l'élève ne peut se dépasser et donc apprendre.

C'est la définition de notre discipline qui est en jeu : discipline de savoir et de compétence ou discipline de vie scolaire ?

Quatrième question

Si l'expression « compétition éducative » a encore un sens, c'est à quelles conditions ?

Les expériences récentes en milieu associatif (section enfance petite enfance à la Fsgt) nous font dire que la compétition n'est éducative que si elle répond aux exigences suivantes :

- elle n'exclut personne : qu'elle soit individuelle ou collective, elle permet à tous les enfants de réussir à leur niveau et d'apporter leur contribution aux résultats finaux

- elle est juste : le résultat est incontestable parce que la règle est claire, connue et respectée
- elle est faite pour et par les enfants : c'est un jeu qui est construit au fil des séances progressivement par les enfants sous la conduite d'un animateur
- elle respecte la signification anthropologique de l'activité et demande la mise en œuvre d'une motricité , d'une émotion, d'une socialité, d'une intelligence spécifiques
- elle est un moment convivial dont les résultats sont à dédramatiser, il en va de la qualité des relations entre joueurs
- elle s'accompagne d'un rituel qui lui donne une épaisseur sociale symbolique, non contradictoire avec la convivialité

Cette approche est encore imparfaite mais elle donne une direction à une innovation qui cherche à dépasser les clivages idéologiques.